



ÉMILIE VILA

# LA FLEUR DU CRIME



Emilie Vila

## La Fleur du crime

© Emilie Vila, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3751-9

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Sébastien, Lucie et Raphaël.*

*« Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,  
Et ce divin laurier des âmes exilées  
Vermeil comme le pur orteil du séraphin  
Que rougit la pudeur des aurores foulées,  
L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair  
Et, pareille à la chair de la femme, la rose  
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,  
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose ! »*

Stéphane Mallarmé, *Les fleurs*.

# 1

Hortense avait mal dormi à cause d'une insomnie. Elle devait rencontrer un médecin spécialiste du sommeil, mais elle repoussait ce rendez-vous depuis des semaines. Des hommes en blouses blanches lui feraient passer la nuit dans un laboratoire, des électrodes appliquées sur le crâne. Elle connaissait déjà les propos qu'ils lui tiendraient. La cause de ses troubles nocturnes se trouvait sur sa table de chevet. La lumière bleue et la stimulation nerveuse étaient les seules responsables. Elle souffrait de ce que les chercheurs appelaient l'effet sentinelle. À 23 ans, elle se comportait encore comme une adolescente et consultait pendant des heures son téléphone avant de s'endormir. C'était plus fort qu'elle, elle devait savoir ce que les internautes racontaient. Sinon, elle aurait l'impression de passer à côté de quelque chose d'important. Le portable finissait parfois sous son oreiller ! C'était devenu son livre de chevet, son doudou, sa berceuse. Une dame de compagnie qui enchaînait les trois-huit sans jamais se plaindre...

Ce matin-là, elle tendit un bras vers sa table de chevet et tâtonna la surface lisse. Surprise de ne pas sentir l'appareil, elle se redressa, regarda sous son oreiller, sur le sol et dans son lit. Rien. Elle se leva et fouilla dans son sac à main. Toujours rien. Une boule commença à se former au creux de son estomac. La faim matinale céda la place à un début de nausée. Ce n'était pas normal. Où était passée sa dame de compagnie ? La veille au soir, elle était rentrée chez elle après s'être promenée du côté de Montmartre. Une chose était sûre : dans le métro, elle avait son téléphone. Elle avait pris le temps de répondre au commentaire d'un de ses abonnés. Après quoi, elle avait rangé l'appareil dans son sac avant de descendre à la station Odéon pour marcher le long du boulevard Saint-Germain jusqu'à son immeuble, rue Bonaparte. Elle était arrivée aux alentours de 19 h 30 et avait gravi à pied les sept étages qui la séparaient de sa chambre sous les toits.

Elle avait ouvert sa porte qu'elle n'avait pas refermée tout de suite derrière elle. Cela lui arrivait souvent, le temps de poser son sac sur le lit et de caresser son chat Scapin. Le chartreux bleu-gris était venu se frotter contre ses jambes en

ronronnant.

— Je vais nous préparer un bon dîner, mon Scapin.

Et puis, plus rien. Un grand trou noir. Elle ne se revoyait pas fermer la porte de sa chambre ni se coucher.

Elle se rallongea et somnola quelques instants. Elle était peut-être en train de faire un cauchemar après tout. Quand elle se réveillerait, elle se rappellerait ce qui s'était passé la veille au soir, son téléphone portable se trouverait sur sa table de chevet et la vie reprendrait son cours. Elle rouvrit un œil et plongea la tête sous son oreiller :

— Scapin, laisse-moi dormir. Tu les auras plus tard tes croquettes !

Elle se redressa en sursaut. Où était Scapin ? D'habitude, il enfouissait sa truffe humide dans ses cheveux en ronronnant pour qu'elle lui donne à manger. Là, rien. L'animal n'était pas dans la pièce. Où était-il passé ? Un mauvais pressentiment la gagnait. Ce matin-là avait quelque chose d'inhabituel. À commencer par ce pansement qu'elle avait au poignet gauche. Elle n'avait pas le souvenir de s'être blessée... En regardant autour d'elle, son appréhension ne fit que croître. La pénombre dans laquelle baignait la pièce lui permit de reconnaître le plafond mansardé et les meubles : une console, deux chaises noires, une armoire en pin massif. Pourtant, quelque chose la dérangeait. Elle continua de promener ses yeux dans l'obscurité. Son cœur se serra. À part son sac à main, toutes ses affaires personnelles avaient disparu. D'ailleurs, elle avait passé la nuit habillée, dans des draps plus rêches que d'habitude. La table de chevet n'était pas la sienne ni ce lit dans lequel elle avait si mal dormi.

Cette chambre n'était pas SA chambre...

## 2

Le téléphone de Lucien se mit à vibrer sur sa table de chevet.

— Pas maintenant maman !

Elle était la seule à l'appeler à une heure aussi matinale. Quand se déciderait-elle à le laisser tranquille ? Il se leva et mit en route la cafetière. Il attendit que le breuvage soit prêt en contemplant son séjour sur lequel donnait la cuisine ouverte. Il avait emménagé dans ce deux-pièces à Montparnasse voilà dix ans, et l'endroit n'avait plus rien à voir avec le taudis qu'il avait acheté. Rénové du sol au plafond, Lucien l'avait transformé en un loft lumineux au parquet en pointes de Hongrie aménagé avec goût. La table et les chaises en Formica vintage dégottées dans un vide-grenier, un fauteuil club usé et quelques plantes vertes donnaient à l'endroit une atmosphère chaleureuse. « Tout l'inverse de moi », se dit-il en croisant son reflet dans le miroir. Il ne s'était pas encore habitué à son crâne qu'il avait décidé de raser deux ans plus tôt en raison d'une calvitie précoce. Sa carrure imposante, son teint pâle, sa mâchoire acérée et son regard hostile lui valaient d'être surnommé « le Viking » au bureau.

Il colla son nez au Camélia Sasanqua, placé sur son bar. Que pouvait-il exister de meilleur sur terre que le parfum du jasmin mêlé à celle, plus sucrée, de la prune ? Il savoura son café en pensant à la journée qui l'attendait à l'étude. Il devait se rendre rue Bonaparte pour expulser une locataire qui ne payait plus ses loyers. Ces procédures devenaient de plus en plus pesantes. Il avait du mal à suivre le protocole à la lettre et sa précédente intervention avait failli l'envoyer devant la chambre régionale pour non-respect des règles de la profession. Un homme l'avait insulté et Lucien l'avait menacé physiquement. Le locataire s'était ensuite plaint auprès d'Hugues Martin, le patron de Lucien, qui avait demandé à ce dernier de se ressaisir et de garder son calme pendant les expulsions. Garder son calme ? Comment un huissier pouvait-il garder son calme ? Lucien restait, malgré tout, le collaborateur préféré d'Hugues. Depuis quelques mois, ce dernier parlait même de lui transmettre sa clientèle pour partir



à la retraite. Il aimait le côté « fonceur » de son collaborateur, le genre à agir et à se poser des questions après, même si cela lui valait des reproches de ses pairs. Lucien devait parler à Hugues, lui dire qu'il ne voulait plus gérer les expulsions. La perspective d'avoir sa propre étude à 36 ans était réjouissante, mais il préférait sa vie d'avant. Avant les constats, les expulsions, les procédures. Huissier de justice, lui ? Alors que son père était mort, criblé de dettes ? Quelle ironie du sort ! Après son bac, Lucien s'apprêtait à faire le tour du monde à bord d'un vieux van acheté d'occasion. Mais à la même période, son père avait perdu la vie à cause d'un AVC. La boutique de ses parents à Sceaux, *Les fleurs de la passion*, était au bord du dépôt de bilan. Il avait fallu rassurer les créanciers, aider sa mère et s'oublier au passage. Il s'était retrouvé sur les bancs de la fac de droit, avait revendu son van et était devenu huissier de justice...

Il en était là de ses pensées quand il rappela sa mère en sortant du métro. Les cinq minutes de marche nécessaires pour rejoindre son bureau furent suffisantes. Elle lui demanda, une fois de plus, de venir l'aider à la boutique. Tenir seule les rênes du magasin la fatiguait. S'il acceptait volontiers de lui donner un coup de main le week-end, il avait toujours refusé de quitter son travail pour remplacer son père. Les fleurs ne le rebutaient pas, au contraire. Depuis son plus jeune âge, il avait appris à les connaître, à les reconnaître, à sentir leur présence. De toutes les variétés, la Black Jade était la rose qui résistait le mieux au passage du temps. C'était un plaisir pour les yeux et son parfum était un délice. Il aimait préparer des bouquets et savait comment s'occuper des orchidées, des hortensias ou des tulipes. Mais travailler en famille était bien trop compliqué. Cela avait failli mener ses parents au divorce plus d'une fois. Et on ne divorçait pas de sa mère ! Que se passerait-il s'ils ne s'entendaient plus ?

Comme il n'avait aucune envie de se disputer à nouveau avec elle, il écourta la conversation en prétextant un rendez-vous à l'étude. Ce n'était qu'un demi-mensonge ; il était attendu pour cette nouvelle expulsion qu'il avait à gérer. Il allait devoir donner le coup de grâce. Hugues allait, comme d'habitude, compter sur lui. « Je ne me fais pas de soucis, c'est une affaire réglée avec vous. » Facile à dire ! Une fois de plus, il allait devoir passer pour le sale type. C'était décidé, il allait dire à Hugues qu'il ne voulait plus gérer les expulsions. Autant lui parler franchement s'il devait prendre sa place un jour. Il s'arrêta devant le miroir du hall d'entrée de l'immeuble où se trouvait l'étude :

— Écoute-moi bien le Viking, tu vas expliquer à ton patron que cette expulsion sera ta dernière !